

années, et à l'édification générale, les fonctions du sacerdoce; tout-à-coup il disparut. On apprit bientôt qu'il était retourné chez ses frères au milieu des bois, et qu'il avait épousé plusieurs femmes.

Bien différens de ces Indiens, les nègres du Brésil montrent de la disposition et de la persévérance pour s'instruire dans les sciences et les arts, et ont même produit des personnages distingués.

Le prince et ses compagnons furent pris à San-Pedro pour des espions anglais. La vue de leur passe-port ne tranquillisa pas même entièrement le capitam mor ou chef du village, vieil Indien très-fin. « Les Anglais, ajoute le prince, sont détestés au Brésil; tout étranger dont le teint et la couleur des cheveux dénotent qu'il appartient à une nation du nord de l'ancien monde passe toujours pour Anglais. »

Le cap Frio n'est qu'à quelques heures de marche de San-Pedro. Ce promontoire, fameux dans les fastes de la navigation, est rocailleux; en avant s'étendent des îlots de même nature, sur l'un desquels on a bâti un petit fort. La mer forme près de là une baie en demi-cercle; sur ses bords s'élève la ville de Cabo-do-Frio. Ses maisons basses sont propres; les rues ne sont point pavées. Les marais voisins doivent en rendre l'air

malsain. Elle fait un petit commerce de sucre et de farine de manioc.

La côte depuis le cap Frio court au nord. Les voyageurs, après avoir traversé des forêts, des plaines sablonneuses et plusieurs petites rivières, arrivèrent à Macahé, situé sur une rivière du même nom. On était au printemps, ils ne trouvèrent pas le temps plus chaud qu'il ne l'est en Allemagne dans le cœur de l'été. Beaucoup d'arbres étaient dépouillés de feuilles, d'autres les conservaient. Presque tous bourgeoñaient, quelques-uns étaient en fleur, d'autres couverts en même temps de fleurs et de fruits.

La rivière de Macahé qui est assez large, sort de la Serra-de-Iriri, et va se jeter dans la mer après un cours d'une vingtaine de lieues. Les maisons de la ville sont éparses au milieu des bois qui ombragent ses bords. Les maisons sont basses, mais propres et jolies, construites en charpente et en terre, blanchies à la chaux. Chacune a sa cour entourée de troncs de cocotiers, et remplie de chèvres, de cochons et de volailles. Les habitans font un petit commerce de farine de manioc et d'autres denrées, produit de leur culture, de sucre et de bois de construction.

Le voyage le long du rivage de la mer est pénible à cause des sables profonds; ils ralentissaient la marche des chevaux. En quelques en-

droits ils forment des dunes. Ce canton désert est entremêlé de vastes marais et de lagunes couvertes de roseaux. Les chevaux et les bœufs y vivent en liberté. Une ou deux fois l'an leurs propriétaires les réunissent dans un corral ou enclos pour les compter et les marquer. L'habitation humaine la plus voisine est à six lieues de distance.

Faute d'un meilleur gîte, les voyageurs passèrent la nuit dans une maison déserte qui tombait en ruines; la pluie y pénétrait de toutes parts. ils ne purent y goûter le repos, et pour comble de désagrément, ils y furent assaillis par des milliers de puces et de chiques qui s'enfonçaient sous les doigts des pieds. A cette nuit désagréable succéda une journée sombre et pluvieuse; on manquait de vivres; la veille au soir on n'avait pas pu réussir à tuer un bœuf. On fut plus heureux ce jour là; on en abattit un d'un coup de fusil.

Les grandes lagunes qui s'étendent au nord du corral de Battuba où l'on avait trouvé ce mauvais abri, fourmillent de canards, de hérons et d'autres oiseaux semblables. Ce fut une bonne fortune pour les voyageurs. Ces lagunes communiquent avec la mer, et sont séparées par des digues couvertes de buissons qui servent de refuge à des oiseaux de proie.

La lagune de Feia qui se dégorge dans la mer par la Barra do Farado, est souvent très-agitée par les vents, ce qui en rend la navigation difficile pour les pirogues; d'un autre côté elle n'est pas assez profonde pour de plus grandes embarcations. La soirée étant trop avancée pour la traverser, et le temps annonçant de la pluie, les voyageurs rétrogradèrent un peu en arrière vers une cabane dans laquelle ils avaient vu une demi-douzaine de soldats postés là pour prévenir la contrebande. On fut très-bien accueilli par ces miliciens, ils firent un bon feu, et donnèrent aux voyageurs de la farine de manioc et de la viande séchée. Ils ont le teint très-foncé, et n'ont pour vêtement qu'une chemise et des pantalons de toile de coton blanche. Comme tous les Brésiliens, chacun a son chapelet au cou: leur seule arme est un fusil sans baïonnette. Le jour ils pêchent dans la lagune, ce qui leur procure un supplément de vivres. Leurs cabanes sont meublées de hamacs et de bancs de bois.

On passa la lagune, et le soir on arriva sur les bords du Barganza, rivière qui en sort. « Nous reçûmes l'hospitalité, dit le prince, dans deux misérables cabanes de pêcheurs; elles ne consistaient qu'en un toit de roseau appuyé sur le sol, et étaient, dans l'intérieur, partagées en quelques compartimens. Notre troupe étant assez nom-

breuse, ceux d'entre nous qui avaient l'habitude de dormir en plein air, restèrent en dehors; quant à nous autres Européens, nous nous assîmes avec la famille des pêcheurs sur la paillè autour du feu. Ces braves gens nous régalerent de poisson étuvé et de farine de manioc. Dans la cabane où je passai la nuit il y avait une grosse femme très-bavarde, et d'un teint un peu jaune. Elle eut constamment la pipe à la bouche.

Les Brésiliens font plus généralement usage de cigares de papier; quand ils ne s'en servent pas, ils les mettent derrière l'oreille; c'est une mode empruntée des Topinambas. Du reste, ils aiment mieux prendre le tabac en poudre que fumer. Le nègre le plus pauvre a sa tabatière de fer blanc ou de corne; ce n'est quelquefois qu'un bout de corne de bœuf avec un bouchon de liège.

« Dès que le jour parut, les pêcheurs dirent leur prière avec beaucoup de ferveur, après quoi les femmes lavèrent leurs enfans dans de l'eau tiède, opération qui semblait déplaire à ces petits êtres. Des nattes furent ensuite étendues dehors les cabanes, et nous déjeûnâmes tous ensemble avec du poisson. Le repas fini, les pêcheurs préparèrent leurs pirogues pour faire traverser la Barganza à nos mulets, ce qui a toujours lieu à la nage. Nous ne tardâmes pas à les suivre.

Les habitations plus multipliées et les ornières

que l'on remarqua ensuite dans la plaine, indiquaient un pays plus habité; la route était bordée de haies d'agavé et de mimosa, derrière lesquelles on voyait des orangers en fleurs et des bananiers, et près des maisons, des cafiers couverts de fleurs d'un blanc de lait. Les vendas ou auberges sont fréquentes dans ce canton; les hôteliers y montrent, comme leurs semblables en Europe, une politesse très-intéressée. »

San-Salvador dos campos dos Goaytacases, est situé sur la rive droite ou méridionale du Paraïba. Cette ville a près de six mille habitans; elle est bien bâtie; la plupart des rues sont pavées; les maisons, dont quelques-unes ont plus d'un étage, sont propres et jolies, avec des balcons garnis de jalousies, suivant l'ancienne mode portugaise. San-Salvador est dans une position charmante, il s'étend le long des rives du Paraïba, et offre une perspective riante et très-animée, surtout vu de la route en descendant le fleuve.

C'est une ville très-commerçante en sucre, café, coton et riz, productions du canton voisin. On trouve même au marché des plantes potagères d'Europe. Les sucreries sont très-nombreuses dans les environs; on y fabrique beaucoup de rum. Parmi les améliorations que l'on songeait à introduire, on parlait d'employer les machines à vapeur.

On remarque à San-Salvador un grand luxe , surtout dans les vêtemens ; en général les Portugais y sacrifient beaucoup d'argent ; et au Brésil, tous, même dans les classes inférieures, sont fort propres sur leur personne. A la vérité ceux de l'intérieur sont si attachés à leurs anciens usages qu'ils répugnent à y rien changer. On y voit des gens très-riches habiter dans une méchante cabane en terre qui n'est pas même blanchie. Le reste de l'intérieur répond à la maison , mais les habitans sont très-propres.

Le prince et ses compagnons ayant formé le projet d'aller visiter des Tapouyas , tribu d'Indiens encore sauvages qui vivent à peu de distance de San-Salvador , le commandant du Comarca ou district , leur donna pour guide un officier et un soldat : ils partirent le 7 octobre.

Après trois heures de marche , les voyageurs , qui , par la direction de la route , s'étaient écartés du Paraïba , le revirent , et admirèrent de nouveau la beauté de ses rives. Il prend sa source dans la capitainerie de Minas-Geraes , coule à l'est entre la Serra-dos-Orgaos et celle de Mantiqueira , et après avoir reçu le Parahibana , le Rio-Pomba et d'autres petites rivières , il traverse d'immenses forêts-vierges au milieu des montagnes , jusqu'à ce qu'il entre dans les plaines des Goaytacases , près de son embouchure. Ce fleuve dans cette

partie inférieure de son cours est bordé de grandes fazendas , de vastes champs de cannes à sucre , et d'immenses pâturages.

Les voyageurs éprouvèrent partout des effets du caractère hospitalier des Brésiliens , excepté à San-Fidelis. Le père Joao , curé de ce village , leur refusa un gîte. Sans la complaisance d'un capitaine chez lequel ils avaient dîné , ils auraient été obligés de coucher à la belle étoile.

San-Fidelis est un village d'Indiens Coroados , Coropos et Pourys. Ces derniers encore sauvages et libres , errent dans les solitudes comprises entre la mer et la rive gauche du Paraïba. Ils sont paisibles dans le voisinage du village ; ailleurs ils ont fait la guerre aux Coroados ; ceux-ci s'étendent le long de la rive droite du fleuve. Ceux qui vivent à San-Fidelis sont civilisés , quoique bien imparfaitement encore : ils sont d'un brun foncé , ils ont les traits fortement marqués et les cheveux très-noirs. Leurs cabanes sont spacieuses et bien construites en bois et en terre , et couvertes de feuilles de palmier et de roseaux. Ils sont vêtus comme les Portugais de la classe inférieure dont on a peine à les distinguer quand ils sont endimanchés , si ce n'est qu'ils vont la tête et les pieds nus. Les femmes sont plus recherchées , elles portent souvent des voiles. Ils parlent tous le portugais ; entre eux ils conversent dans leur idiome.

Les Corapos ont des arcs et des flèches auxquels ils tiennent beaucoup. Ces armes ne diffèrent guère de celles des Pourys. Ils ornent leurs flèches, avec les plumes de l'ara rouge. La chasse est leur principale occupation.

Les voyageurs traversèrent le Paraïba pour voir les Pourys dans leurs forêts. Un colon les avait fait prévenir de cette visite; cette marque d'attention était de sa part un véritable sacrifice; car loin de lui être utiles, ces sauvages lui causent quelquefois un tort considérable. Sont-ils traités amicalement? ils s'établissent dans le voisinage des plantations, et usent des productions qu'ils y trouvent comme si elles leur étaient destinées. Souvent même ils volent aux nègres appelés dans les bois par leurs occupations, leurs chemises et leurs caleçons.

« Ayant descendu une montagne, dit le prince, nous aperçûmes plusieurs sauvages qui venaient à notre rencontre. C'étaient cinq hommes et quatre femmes avec leurs enfans. Ils étaient tous de petite taille, aucun n'ayant plus de cinq pieds; la plupart étaient trapus. A l'exception de quelques-uns qui avaient des morceaux de toile noués autour des reins, ou qui portaient des culottes courtes, tous étaient entièrement nus. Les uns avaient la tête rasée; d'autres avaient les cheveux coupés seulement au-dessus des yeux et de la

nuque: quelques-uns avaient la barbe et les sourcils coupés. En général ils ont peu de barbe. Plusieurs avaient une partie du front et des joues barbouillée en rouge avec du rocou, tous s'étaient tracé sur les bras des raies bleu foncé avec le suc du genipayer. Ils portaient autour du cou ou en baudrier un cordon de petits fruits noirs et durs, au milieu duquel étaient suspendues des dents canines de singes, de jaguars, de chats ou d'autres bêtes carnassières. Les hommes tenaient à la main leurs arcs et leurs flèches.

« Deux d'entre eux avaient été élevés dans leur enfance parmi les Portugais, et parlaient un peu leur langue. Après leur avoir offert des couteaux, des rasoirs et de petits miroirs, nous avons partagé entre eux quelques bouteilles de rum; puis nous leur avons annoncé notre visite pour le lendemain dans leurs forêts, s'ils voulaient nous y recevoir. Ils nous quittèrent très-contens, en poussant de grands cris et chantant.

« Le lendemain nous venions de nous mettre en route, lorsque nous aperçûmes les sauvages sortant de leurs bois. Nous courûmes à leur rencontre, nous leur fîmes boire du rum, et nous les suivîmes chez eux. Bientôt nous vîmes toute la horde couchée sur l'herbe. C'était pour nous un spectacle très-curieux. De leur côté, hommes, femmes, enfans nous regardaient avec un éton-

nement mêlé de timidité. Ils s'étaient tous parés de leur mieux. Quelques femmes seulement avaient un morceau d'étoffe autour des reins ou sur la poitrine ; les autres étaient absolument nues. Quelques hommes avaient enveloppé leur front d'un morceau de peau de singe. Les femmes portaient leurs petits enfans sur le dos les unes à l'aide d'une courroie passant autour de leur front, les autres au moyen d'un lien d'écorce d'arbre attaché au-dessus de l'épaule droite. C'est de cette manière qu'elles transportent leurs provisions en voyage.

« Quelques hommes et quelques jeunes filles avaient prodigué la couleur pour se peindre, leur front et leurs joues étaient parsemés de points, leur visage et tout leur corps bariolés de lignes coupées par des rangées de points noirs ; plusieurs enfans étaient tiquetés de points noirs comme de jeunes jaguars. De jeunes filles avaient des bandeaux autour de la tête ; toutes les femmes ont en général un cordon ou un lien d'écorce serré autour des poignets et des chevilles des pieds pour les rendre plus minces et plus élégantes.

Les hommes ont la tête grosse et ronde, le visage très-large, les pommettes des joues saillantes ; les yeux noirs, petits, quelquefois obliques, le nez court et large, les dents très-blanches. Quelques-uns ont des traits plus prononcés, de pe-

tits nez aquilins, des yeux très-vifs ; leur regard est amical chez un petit nombre, sombre au contraire, sévère et caché sous un front bombé chez la plupart.

« L'arc des Pourys a plus de six pieds de long, il est fait du bois dur, noir et compact du palmier aïri ; la corde est une fibre du gravatha. Les flèches ont six pieds de long, et sont de taquara, roseau fort et noueux : ils les garnissent à leur extrémité inférieure de plumes bleues ou rouges.

« Notre première curiosité satisfaite, les Pourys à notre demande nous ont conduits à leurs cabanes. Ce sont les plus simples que l'on puisse imaginer. Leur hamac tressé avec l'*embica*, écorce d'une espèce de coulequin, est suspendu à deux troncs d'arbres. Un peu au-dessus est fixée une perche sur laquelle posent obliquement, du côté du vent, de larges feuilles de palmier, et par-dessus un rang de feuilles d'*heliconia* ou de *patioba*, ou bien de bananier dans le voisinage des habitations. Par terre, près d'un petit feu, on voit des vases faits avec des écorces de calbasse, un peu de cire, des plumes, des roseaux pour faire des flèches, enfin des vivres tels que des bananes et d'autres fruits. L'arc et les flèches sont appuyés contre un arbre. Quelques chiens maigres accueillent par leurs aboiemens quiconque s'approche de ces demeures solitaires.

« Ces huttes sont petites et tellement exposées de tous côtés aux vicissitudes de l'atmosphère, que souvent dans les mauvais temps leurs misérables habitans se tiennent serrés les uns contre les autres, assis dans les cendres autour du feu. Très-fréquemment l'homme reste tranquillement couché dans son hamac, tandis que la femme entretient le feu, et fait rôtir un morceau de viande fichée au bout d'une petite broche de bois. Le feu est un besoin de première nécessité pour toutes les peuplades du Brésil; jamais ils ne le laissent éteindre, même pendant la nuit; car n'étant pas vêtus, ils auraient froid s'ils en étaient privés, et de plus il leur procure l'avantage d'écarter les bêtes féroces. Ces sauvages abandonnent sans regret ces chétives habitations quand le pays ne leur offre plus de ressources, et se transportent dans un autre où ils croient trouver une chasse plus abondante.

« Ces Pourys nous offrirent, pour nous les vendre, des morceaux de singe à moitié grillés : La vue en était dégoûtante pour un Européen, parce qu'ils déchirent le gibier par lambeaux avec les dents lorsqu'il est encore à moitié cru; d'ailleurs ils ne le dépouillent pas de sa peau qui noircit en brûlant. On dit qu'ils se nourrissent aussi par vengeance du corps de leurs ennemis. Rien n'indique que les sauvages de la côte conservent

cette coutume. D'anciens voyageurs ont prétendu de plus, qu'ils mangent leurs morts pour leur donner une dernière marque d'affection. Des Portugais nous ont dit que les Pourys dévorent leurs ennemis tués à la guerre. Questionnés sur ce point, ils répondirent que les Botocoudys seuls avaient cet horrible usage.

« Ayant fait présent aux femmes de chapelets qu'elles aiment beaucoup, elles se dépêchèrent d'en ôter la croix; elles faisaient grand cas des miroirs, et ne recherchaient guère les ciseaux. Tous recevaient volontiers des bonnets de laine rouge, des mouchoirs rouges et des couteaux. Ils nous donnèrent en échange des arcs, des flèches et des paniers qui servent de hottes pour les enfans. »

Les voyageurs achetèrent à un Poury, son jeune fils, pour une chemise, deux couteaux, un mouchoir, des colliers de verroterie, et de petits miroirs. L'indifférence avec laquelle le jeune homme apprit le marché dont il avait été l'objet, ne peut se concevoir : il ne changea nullement de visage, ne dit adieu à personne, et monta gaîment en croupe sur le cheval de son nouveau maître. Cette indifférence qui nous semble si étrange, se retrouve chez toutes les peuplades de l'Amérique méridionale. Le grand objet de leur sollicitude est de satisfaire les besoins de leur estomac, qui sont toujours pressans; aussi, mangent-ils avec

une promptitude extrême, d'un air vorace, et les yeux constamment fixés sur leur repas. En revanche, ils peuvent supporter la faim très-long-temps.

« Une insensibilité farouche, observe le prince, est, d'après tout ce que j'ai vu, le trait distinctif du caractère de ces sauvages. C'est un résultat de leur manière de vivre, semblable à celle qui rend les lions et les tigres sanguinaires. L'esprit de vengeance, un certain degré de jalousie, un penchant irrésistible pour la liberté, et une vie errante et indépendante, sont les autres traits caractéristiques de tous ces peuples. Les hommes ont ordinairement plusieurs femmes, c'est-à-dire, autant qu'ils en peuvent nourrir. En général, ils ne les maltraitent pas, quoiqu'ils les regardent comme leur propriété; elles doivent être soumises à leur moindres volontés: quand on est en marche, elles sont chargées comme des bêtes de Somme, tandis que l'homme ne porte que ses armes.

« On a prétendu à tort que ces peuples n'ont nulle idée de religion. Je puis affirmer que j'ai trouvé, chez tous les tribus de Tapouyas que j'ai vues, des preuves réelles d'une croyance religieuse. Les sauvages du Brésil croient en différens êtres supérieurs. Ils nomment Toupan le plus puissant qui réside dans le tonnerre. Ils n'ont pas d'idoles. Ce n'est que sur les bords du fleuve des

Amazones que l'on a trouvé des images qui paraissent avoir des rapports avec la religion des habitans. La plupart des indigènes de l'Amérique méridionale ont une idée confuse d'un déluge universel, et des traditions relatives à cette grande catastrophe. »

Les voyageurs de retour à San-Salvador, en partirent le 20 novembre, et suivirent les bords du Paraíba jusqu'à la mer. Le lendemain, ils arrivèrent à San-Joaô da Barra, situé à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve: l'ayant traversé, ils continuèrent à marcher le long du rivage. L'intendant de la fazenda de Muribeica, raconta que peu de temps auparavant, des Pourys errans, qui habitent dans les forêts voisines, lui avaient enlevé des bestiaux et même le petit nègre qui les gardait. On soupçonna qu'ils avaient égorgé et mangé cet infortuné, car on trouva ses membres épars dans les bois. Cet intendant se plaignait hautement de l'insouciance du gouvernement qui devrait, disait-il, purger le pays de ces *animaux*, comme il les appelait. « Sans doute, observe le prince, leur voisinage est incommode, mais les Portugais ne doivent accuser qu'eux-mêmes des dispositions hostiles des sauvages. Dans les premiers temps, l'avarice et la soif de l'or étouffèrent tout sentiment d'humanité dans l'âme des colons, qui ne virent dans les hommes



cuivrés et nus que des animaux créés pour leur service. On trouve la preuve de cette opinion absurde dans la dispute qui s'éleva entre des ecclésiastiques espagnols, pour savoir si les Américains devaient être considérés comme des êtres humains semblables aux Européens. »

Muribeica est près des bords de l'Itabapwana. Il fallut prendre quelques précautions en avançant au nord de ce fleuve ; car, pour parvenir aux rives de l'Itapemirim, on devait parcourir un espace de près de huit lieues, où les Pourys avaient constamment fait des incursions et commis des meurtres affreux. Leurs déprédations en étaient venues à un tel point, qu'on avait établi le Quartel ou Destacamento dos Barreiras, poste militaire chargé d'aller reconnaître, à une assez grande distance, toute troupe qu'elle aperçoit venant de son côté, le long de la côte.

La troupe des voyageurs était bien armée, et prête à repousser d'une décharge de vingt coups de fusil les premiers ennemis qui se présenteraient. Elle ne tarda pas à rencontrer une patrouille de six hommes, la plupart mulâtres ou nègres que l'officier du poste envoyait au-devant d'elle.

Ce poste consiste en un officier et une vingtaine de soldats de milice ; il est entouré de champs de manioc et de maïs, et situé sur des rochers assez

élevés et coupés à pic, de sorte que la garnison commande la vue de tous les côtés. Au mois d'août précédent, les Pourys ayant tenté une attaque, furent repoussés avec perte de trois des leurs tués ou blessés qu'ils emportèrent. Les miliciens eurent un soldat et deux chiens blessés. Depuis, ces sauvages ont manifesté le désir de vivre en paix avec les blancs.

Deux jours après, les voyageurs arrivèrent au povoação ou hameau de Ciri, et ensuite à Itapemirim sur le fleuve du même nom. Les habitans de ces cantons sont tous armés pour se défendre contre les Pourys. Itapemirim est peuplé de planteurs, de pêcheurs et d'ouvriers ; on expédie au dehors du sucre, du coton, du riz, du maïs et du bois. Le fleuve qui n'est pas large offrit au prince un exemple de la rapidité avec laquelle les rivières de la zone torride s'enflent au point de devenir dangereuses. Une pluie d'orage étant tombée dans les montagnes, l'Itapemirim fut sur le point de submerger ses bords, et donna de vives inquiétudes aux habitans de la ville. Les environs sont infestés par plusieurs hordes de sauvages.

Le jour de leur départ d'Itapemirim, les voyageurs souffraient beaucoup de la soif. Le jeune Poury qu'ils avaient avec eux leur indiqua le moyen de l'apaiser en détachant les feuilles de